

« Dans le monde éducatif, la presse a conquis une place désormais reconnue et officialisée » note Hervé Moëlo qui, après lecture parmi d'autres du livre de Jacques Bouveresse sur Karl Krauss, s'interroge sur les moyens dont dispose le pédagogue de résister aux « méfaits de la journalisation de la pensée et de la vie ».

JOURNAL D'ÉCOLE ET CROYANCE JOURNALISTIQUE : LES MÉFAITS D'UNE BANALISATION

Hervé MOËLO

Face aux constats répétés de connivence et de soumission des médias à l'économie libérale, quelles sont nos capacités de résistance ? Quand en tirerons-nous des conséquences réelles ? Comment les analyses approfondies des sciences humaines peuvent nous inspirer ?

« Deviens méfiant, et une époque déjà presque dévorée par l'encre d'imprimerie verra poindre le salut. Laisse l'homme du journal épuiser ses forces vitales comme porteur de nouvelles et entremetteur commercial, mais fustige l'illusion effrontée qu'il a de parler du haut d'une chaire au peuple assemblé et d'être chargé de conférer la sanction à des valeurs intellectuelles. Ne prends pas respectueusement le mot imprimé pour argent comptant ! Car tes saints ont auparavant pris pour le mot imprimé de l'argent comptant. »

Karl Kraus, Die Fackel n° 98, 1902¹

Le journal d'école est une mise en forme de la parole enfantine qui pose de plus en plus de questions : renvoyant par un réflexe quotidien soulagé de la réflexion, à la presse d'information - d'ailleurs si présente à l'école - il cède à ce que Karl Kraus dénonçait haut et fort : la « journalisation de la pensée et de la vie ».

Créateurs, promoteurs de journaux dans l'école et ailleurs, nous ne pouvons plus aujourd'hui, ignorer toutes les remises

en cause des médias, des systèmes de communication et de la croyance journalistique. Demain, il nous sera impossible de dire, « nous ne savions pas » : à chaque fois, les constats sont précis, clairement exposés dès les premières phrases. « Les médias français se proclament contre-pouvoir. Mais la presse écrite et audiovisuelle est dominée par un journalisme de révérence, par des groupes industriels et financiers, par une pensée de marché, par des réseaux de connivence. »²

Nouvel assaut contre la forteresse de l'information, le dernier livre du philosophe Jacques Bouveresse est consacré à l'œuvre de Karl Kraus (1874-1936), auteur-éditeur-responsable d'une revue satirique intitulée Die Fackel (Le Flambeau) publiée à Vienne de 1899 à 1936. Une large partie de cet article est consacré à cet homme qui, attaché à la recherche de la vérité, manipulant la satire, l'art de la citation et de « l'imagination exacte », puisque « (...) mettre en colère les canailles qu'on ne peut pas améliorer est aussi un but éthique. »³

Dans le monde éducatif, la presse a conquis une place désormais reconnue et officialisée par la création d'organismes spécialisés, de formation, d'opérations de promotion et de partenariats avec de grands journaux... Pour une école, avoir sa publication est un gage de dynamisme, de modernité - *nec plus ultra*, la version Web... -, voire d'engagement.

Toujours assise entre plusieurs chaises (sociale, pédagogique, didactique, littéraire, textuelle...) la légitimité du journal à l'école repose pourtant sur des terrains assez fragiles. Tout le monde n'y trouve pas forcément les mêmes intérêts. Qui dit « presse » ou « journal » dit plusieurs sens et donc risque de malentendus. Il faut effectivement toujours prendre garde de distinguer les catégories de journaux : le journal d'école classique (actualité, reportages, comptes-rendus, jeux...), le « circuit-court » exclusivement consacré à l'opinion, l'écrit interne à la classe... De la même façon, il ne faut pas assimiler les publications annuelles, véritables recueils de textes et les publications mensuelles, hebdomadaires ou même quotidiennes dans certaines conditions exceptionnelles (stages, classe-lecture, classe-journal...).

La méfiance à l'égard du journal à l'école n'est pas nouvelle. Seules les raisons de la méfiance ont changé. Arrivé par les motivations de Célestin Freinet, à la fois politiques et pédagogiques (il n'y a pas de mots pour exprimer les deux en

¹ Cité en exergue par Jacques BOUVERESSE, *Schmock ou le triomphe du journalisme, la grande bataille de Karl Kraus*, Collection Liber, Seuil 2001.

² Serge HALIMI, *Les nouveaux chiens de garde*, Liber-Raisons d'agir, 1997 (Ce sont les deux premières phrases de la quatrième de couverture.)

³ Karl KRAUS, *La Fackel* n°82 (1901), cité par Jacques BOUVERESSE

même temps...), le journal a d'abord rencontré des résistances culturelles et professionnelles. À l'heure de son expansion, à la fin des années 60, les professeurs de français faisaient entendre leurs inquiétudes littéraires⁴ - récemment réexprimées dans le débat sur la littérature au lycée, bruyamment amplifié par la presse.

Dans les années 80, la banalisation du journal à l'école inspirait à l'AFL le retour à l'idée de départ de Freinet : un écrit de proximité, ancré sur la réalité sociale, économique et affective, attaché à l'école en tant que lieu « non coupé » de la société. Déjà le terme de « journal » posait problème et un nouveau nom était utilisé : le « circuit-court ».

● Presse de proximité : le temps de la banalisation

Dans les écoles ou dans les quartiers, en une vingtaine d'années, les journaux se sont multipliés dans la pratique (chez les enseignants, les éducateurs, les animateurs...) et dans l'idée (dans les textes officiels de l'Éducation Nationale, chez les élus, les responsables de formation et les financeurs en tous genres). Le phénomène n'a pas échappé aux stratégies de la communication. On parle désormais de « presse de proximité » : entreprises, collectivités territoriales, collectifs socioprofessionnels..., il faut désormais prendre garde de reconnaître les vrais-faux écrits de proximité, outils de promotion parfois purement publicitaires, écrits à la manière d'authentiques journaux.

Dans les écoles, cet effet global de banalisation est, au delà des personnes, le redoutable adversaire de ceux qui s'épuisent à ramener le journal à sa fonction originelle, politique et sociale. Ils se heurtent à une contre force qui semble reposer sur une double méprise, souvent présente dans les actes et les discours :

1. Il est devenu normal de publier un journal mais il n'est pas dramatique de ne pas en faire. Souvent pensé comme une offre supplémentaire, il est organisé comme les autres « ateliers » (d'écriture, artistique, théâtral...) : plutôt qu'un lieu d'observation de toute la vie de l'école et au-delà, c'est une activité possible parmi d'autres sans ambition particulièrement urgente.

2. Le journal aurait la vertu de sensibiliser les enfants à la presse et à l'information. Il semble même n'être parfois qu'un avant-propos aux « vrais journaux ». La comparaison le menace du même coup de déclassement, en le renvoyant de façon inavouée au rang de « pseudo-journal ». On considère d'ailleurs parfois les enfants comme des apprenti-journalistes. On fait facilement des liens avec les quotidiens ou les magazines - en pensant aussi à la perspective du secondaire. Si la nécessité d'une lecture

critique est affirmée, on n'évoque jamais les risques de formatage des jeunes lecteurs à la presse.

La presse journalistique a joué un rôle important dans cette banalisation. Elle a alimenté la méprise et encouragé cette presse amateur à se rallier à ses propres fonctions, informatives et communicationnelles, éloignant le journal d'école de sa spécificité réelle. Comme l'indique *Le Français Aujourd'hui*, les premiers groupes de presse s'y sont investis dès 1966. On peut comprendre leur intérêt pour la formation des enfants à la lecture de la presse mais on peut aussi expliquer la bonne foi et l'honnête intérêt de certains journalistes pour l'éducation à l'information : des passerelles, réelles et symboliques, se sont créées entre les métiers d'instituteur et de journaliste. L'Éducation Nationale a « fourni » bon nombre de journalistes de grands quotidiens, dont quelques signatures aujourd'hui célèbres et influentes, symboliquement puissantes auprès de leurs « ex-collègues ». Autre lien important, les quotidiens régionaux ont beaucoup recruté et recrutent encore leurs correspondants locaux parmi les enseignants qui assurent une double fonction. Ce personnage social au double visage, complémentaire ou schizophrène, illustre bien les liaisons étroites, presque internes et entremêlées entre information et éducation, citoyen et élève, journaliste et pédagogue, écriture journalistique et écriture d'institution. Cette liaison touche à coup sûr les formes d'écriture.

À ce titre, il est intéressant de faire quelques rapprochements, à la manière de Karl Kraus et de son art redoutable de la citation :

- la fameuse réputation d'efficacité des techniques d'écriture journalistique (les trois W) qui s'adaptent aujourd'hui à l'accélération des médias : « *L'écriture communicationnelle doit vivre au rythme des images et du montage accéléré, comme les meilleurs films du moment. (...)* »⁵,

- les remarques de l'écrivain autrichien Robert Musil sur l'écriture journalistique : « *la rapidité de rédaction et la promptitude de réaction sont des conditions dont il ne peut rien sortir de bon* »⁶,

⁴ Pour avoir une synthèse historique et se faire une idée du type de rapport, majoritairement littéraire et linguistique, établi entre la presse d'information et l'école, voir le dossier « *Le texte de presse* » dans *Le Français Aujourd'hui*, juillet 2001

⁵ *Écrire au quotidien. Pratiques du journalisme* (Collectif), cité par Marc LITS dans « *Nouvelle littéraire et nouvelle journalistique* », *Le Français Aujourd'hui*, juillet 01, déjà cité

⁶ Cité par Jacques BOUVERESSE, *Le philosophe et le réel*, entretiens avec Jean-Jacques Rosat, Hachette Littératures, 1998

- les prescriptions de Maurice Thorez dans les années 30, à l'égard de l'écriture de parti : « *Le militant ne doit pas être un bavard, un phraseur, un prétentieux, un pinailleur. Il doit exprimer sa pensée simplement, nettement, sans emphase.* »⁷

Célestin Freinet débute à peu près son combat au moment où Karl Kraus finit le sien - il meurt en 1936 à l'âge de 62 ans. De quelle symbolique d'écriture Freinet a-t-il hérité en tant que militant communiste, quand il pense à faire entrer la presse à l'école ? De quoi sont faites sa croyance journalistique et sa conception de l'écriture ? Un travail d'historien devrait mettre en perspective le combat de Freinet dans les années 30 contre l'école républicaine de Jules Ferry contrôlée par la bourgeoisie conservatrice, et l'attitude des journaux face à l'état et aux forces politiques contre lesquelles se bat l'Éducation Nouvelle.

Tous les éléments de recherche et d'action nous aident à lutter contre la neutralisation de la parole imprimée. Depuis 1968, alors que l'école dissipait progressivement ses craintes envers la presse en l'appriivoisant, une certaine tendance des sciences humaines continuait à développer une critique globale des médias et des systèmes de communication dans les sociétés modernes. Indéniablement, Karl Kraus en est le brillant pionnier. On ne cesse alors d'affiner la compréhension du phénomène et, à chaque fois, les analyses enrichies se heurtent aux mêmes incompréhensions de ceux qu'elles dénoncent : *la liberté de l'information n'est-elle pas sacrée ? N'est-elle pas la garantie d'une liberté de l'esprit et de la démocratie ?*

« Non ! » répondent fermement Karl Kraus, Jacques Bouveresse et Patrick Champagne. Chevillée au corps autant qu'à l'esprit, la croyance dans les bienfaits de l'information est solide comme un roc.

● Au commencement était la presse...⁸

Le phénomène accompagne le développement de la société industrielle au moment où, pour reprendre les termes de Jacques Bouveresse le « *système du marché universel est en train de s'instaurer* » : dès le 18^{ème} siècle, le développement des moyens de communication fait de la presse un phénomène de masse planétaire qui comporte déjà tous les germes de la distorsion actuelle.

Dans son analyse de l'opinion publique,⁹ Patrick Champagne cite les écrits du sociologue Gabriel Tarde (1848-1904) qui, dès la fin du 18^{ème} observe et théorise - de manière « *sommaire* » mais « *clairement, souvent de façon pertinente* » - les « *transformations majeures qui sont au principe de la puissance de cette nouvelle forme d'opinion* ».

En évoquant la naissance des manifestations modernes et le comportement de la presse, Gabriel Tarde considère que la foule est devenue un public, devenant du même coup un lectorat potentiel : « *La presse contribue de plus en plus à faire la valeur des choses en politique. Les journalistes sont de véritables leaders d'opinion et participent de plus en plus étroitement aux manifestations, en contribuant à fabriquer ces nouveaux groupes que sont les publics qu'ils contraignent à agir de façon moins impulsive (...)* ».

Selon Gabriel Tarde, les journalistes « *manifestent pratiquement pour les publics dans leur journal, à leur place même, en prenant fait et cause pour eux et en mettant leur talent à leur service. À la différence des foules, les publics (...) existent essentiellement par et pour la presse.* » Patrick Champagne cite une métaphore du sociologue qui voyait la presse comme une véritable « *pompe aspirante et refoulante d'informations* ». Il évoque aussi la manière dont l'essor de la presse a « *nationalisé les sujets de conversation* » : « *grâce aux grands quotidiens et aux progrès des moyens de transport* », il y a « *transmission instantanée de la pensée à toute distance* », qui permet « *de donner à tous les publics l'extension indéfinie dont ils sont susceptibles et qui creuse entre eux et la foule un contraste si marqué.* »

Patrick Champagne montre alors comment la presse d'information est un des éléments de la machine à maintenir la croyance dans l'opinion publique : une opinion qui est « *fabriquée* » par les sondages, les sciences politiques, l'information écrite et télévisée, la publicité et les techniques de communication politique. Cette croyance collective, il l'assimile à une pratique « *magique* » et la compare aux analyses de Claude Lévi-Strauss sur les pratiques de sorcellerie - « *(...) l'opinion collective qui forme à chaque instant une sorte de champ de gravitation au sein duquel se définissent et se situent les relations entre les sorciers et ceux qu'ils ensorcellent.* »

Jacques Bouveresse évoque aussi la « *mécanisation qui a révolutionné les techniques et les méthodes de communication moderne* ». C'est pour lui une des causes de ce qu'il désigne comme un artefact : « *la liberté de la presse* ».

« *Le génie de Kraus (...) est d'avoir déjà perçu clairement le paradoxe, décrit les conséquences et évalué les risques. Ce qu'il y a derrière ses attaques répétées contre ce que les journalistes*

⁷ Claude PENNETIER et Bernard PUDAL, dans *Le siècle des Communismes* (Collectif), Ed. de l'Atelier/ Ed. Ouvrières, 2000

⁸ Sous-titre emprunté à Jacques BOUVERESSE, *Schmock*, déjà cité. Toutes les citations non référencées de cet auteur renverront à ce livre.

⁹ Patrick CHAMPAGNE, *Faire l'opinion, le nouveau jeu politique*, Les Editions de minuit, Le sens commun, 1990

appellent la "liberté de la presse" n'est évidemment pas une préférence particulière pour la censure, mais la perception aiguë du fait que ce concept de la liberté de la presse ne peut être rattaché de près ou de loin à aucun droit fondamental et ne correspond à rien de ce que les époques antérieures ont pu connaître, imaginer ou revendiquer sous le nom de « liberté ». Il s'agit en réalité d'un artefact, dont l'apparition est liée de façon essentielle au processus de la mécanisation qui a révolutionné les techniques et les méthodes de communication moderne. Une fois de plus, le moyen a fini par prendre définitivement le pas sur la fin. »

Se disant « défenseur de la liberté de la presse, mais certainement pas un adepte de la religion de l'information »,¹⁰ Jacques Bouveresse trouve chez lui la première critique des médias « qui soit réellement à la hauteur du phénomène. » Karl Kraus est un véritable satiriste, obsédé par la transparence et la vérité, déclarant lui-même ne rien faire d'autre que de « ne pas nier les états de choses, et avant tout contre les gens qui le faisaient et dont c'est le métier de le faire », traquant « la contradiction entre les mots et les actes », « la duplicité et le double langage ».

Karl Kraus se fait une haute idée du métier de journaliste, qu'il ne trahira jamais, ce qui explique certainement qu'il soit devenu l'unique auteur de sa revue à partir de 1912. Il vise essentiellement la presse qu'il considérait comme responsable de la corruption en Autriche. « À ses yeux, écrit Jacques Bouveresse, la presse, en particulier libérale, n'est qu'un auxiliaire dévoué et indispensable dans le système du marché universel qui est en train de s'instaurer. » En mettant à jour les structures économiques des grands journaux autrichiens, financés par de grands groupes industriels comme le « cartel de l'acier », il explique comment le modèle américain représente - déjà - un calque à reproduire.

Ne cédant pas à la facilité de l'attaque personnelle il s'en prend « bel et bien à des types économiques, intellectuels, moraux et socioculturels divers, qui peuvent être exemplifiés de bien des façons et qui, en dépit des changements importants qui se sont produits entre-temps, le sont probablement encore largement et même peut-être plus que jamais dans la phase actuelle, qui est justement celle de la victoire complète et, selon toute apparence, définitive de ce qu'il considérait comme l'ennemi principal, à savoir le libéralisme. »

● La corruption de la langue : la catastrophe de la phrase

C'est à la fois étonnant et pour nous très intéressant : pour Kraus, la première des corruptions de la presse est linguistique. Sur ce point notamment, signale Jacques Bouveresse, il

s'opposait aux marxistes, convaincus qu'il fallait remédier à « l'immoralité des institutions de la vie économique et financière ».

D'après Kraus, « une des catastrophes les plus dramatiques dont la presse moderne porte la responsabilité est (...) celle de la mise en phrase ("die Katastrophe der Phrase"), de la verbalisation obligatoire (dans un langage préfabriqué et stéréotypé où il n'y a plus de place pour la spontanéité et l'authenticité, mais uniquement pour les idées et les expressions toutes faites) de tout ce qui devrait rester inexprimé, et le fait que le silence soit devenu impossible dans des cas où il devrait constituer, au contraire, un droit inviolable et s'imposer avec une évidence particulière. » Il cite comme exemple la guerre 14-18 pour laquelle les journaux ont beaucoup fait, manifestant une forme d'enthousiasme d'écriture et de narration. Pour s'en faire une idée, il faut penser à l'hystérie raciste « anti-boche », morale et linguistique, qui s'est déclenchée en France dans le monde intellectuel, littéraire, artistique et médiatique... Pour Kraus, la presse a une véritable responsabilité dans le déclenchement du conflit.

Kraus n'assimile pas le pouvoir des journalistes et celui des politiciens. Au-delà de cette réalité-là, il maintient fermement son idée selon laquelle sans la presse, personne n'aurait parlé cette langue-là : « (...) seul le langage perverti et corrompu que le journal a mis à disposition des politiciens et des affairistes de toutes sortes pouvait permettre à la corruption de prospérer à ce point sous le manteau de l'innocence et même de la morale. »

Anticipant la dénonciation par la sociologie de l'absurdité des sondages qui, pour reprendre les mots de P. Champagne obtiennent des réponses à des questions qu'on ne s'est jamais posées, Kraus résume la raison d'être journalistique : « Une bonne partie des activités de la presse consiste désormais à faire parler les gens sur des choses sur lesquelles ils devraient avoir - mais n'ont malheureusement plus - la possibilité de se taire. »

● Tout savoir et ne rien savoir : la communication...

Jacques Bouveresse évoque ailleurs la presse d'information qui a fini, selon lui, par rendre l'actualité irréaliste : « Seul ce qui est imprimé dans le journal finit par être réel, mais perd aussi, du même coup, toute réalité véritable. Dans le monde de l'information, tout devient finalement abstrait, y compris les choses les plus épouvantables et les plus intolérables. Il n'y a plus de faits, mais seulement des informations que l'on absorbe. On sait immédiatement à peu près tout ce qui se

¹⁰ Jacques BOUVERESSE, *Le philosophe et le réel*, déjà cité.

passé dans le monde, mais, d'une certaine façon, on n'a jamais été aussi loin de ce qui se passe. »¹¹

C'est aussi ce « déni de réalité » qui permet à la psychodynamique du travail d'épingler très précisément - de démasquer, peut-on dire - la presse dans le monde de l'entreprise, en tant que documents qui « enseignent à ceux qui les lisent, notamment aux cadres, comment il convient de parler en réunion de cadres ou de direction. On apprend le tact, la prudence, les critiques qu'il vaut mieux se garder de formuler en public (...). En d'autres termes, ces documents indiquent les grandes lignes du conformisme par rapport à l'évolution de l'esprit maison. »¹² Plus longuement évoqué dans un article précédent,¹³ Christophe Dejours analyse « l'usage de ces médias spécifiques (...) utilisés pour soutenir les pratiques discursives mensongères de chacun. » Généralement « associé au déni de la souffrance dans le rapport au travail », il consiste en une « interprétation péjorative des conduites humaines » justifiant ainsi tous les dérèglements de la production au nom du fameux et fallacieux « facteur humain ».

Kraus passe son temps à dénoncer les attitudes mensongères de la presse vis à vis de la vie économique, industrielle culturelle, politique... Il le fait avec d'autant plus de conviction qu'il a une haute idée du véritable rôle des journalistes : « Ce qu'il demande à la presse, précise Jacques Bouveresse, n'est évidemment pas de cesser d'exister, mais de cesser de mentir à elle-même et de mentir aux autres sur ce qu'elle est capable de faire et sur la réalité de ce qu'elle fait. Et ce qu'il lui reproche est avant tout sa tendance à s'ériger en juge suprême dans des domaines où il pense qu'elle n'a pas et ne peut pas avoir les moyens réels de sa prétention. »

● Le journal, opium du lecteur ?

Au-delà du fonctionnement de la presse et des journalistes, Jacques Bouveresse aborde sa portée symbolique, en recherchant encore plus loin les racines de la croyance journalistique. Il prône une forme de « désaccoutumance »¹⁴ en signalant à quel point nous sommes devenus intellectuellement, moralement et même psychologiquement dépendant de la presse quotidienne. « Elle a réussi à se rendre indispensable ».

On aborde maintenant la dépendance quasiment physique du lectorat aux journaux : « La force principale de la presse réside, aux yeux de Kraus, dans la façon dont elle a réussi à se rendre non pas seulement économiquement, mais intellectuellement et moralement indispensable, et à persuader le monde contemporain de l'impossibilité absolue de vivre désormais sans elle. On pourrait dire, d'ailleurs, qu'elle a réussi à se rendre psychologiquement indispensable. Il suffit pour s'en

convaincre, de songer à l'espèce de sensation de manque que peut susciter (...) l'absence subite des journaux dans les kiosques (...). Le journal fait probablement partie de ces produits dont il est admis largement qu'ils sont de qualité médiocre et même parfois déplorable, mais que l'on continue à acheter, simplement parce qu'on est devenu incapable de s'en passer. »

De la revue de presse matinale à la lecture du journal quotidien, nous nous informons autant de ce qui se passe que de ce qu'on peut en penser. C. Dejours parle dans l'entreprise « des grandes lignes du conformisme par rapport à l'évolution de l'esprit maison. » Nous assouvissons un « besoin d'info » par des doses régulières... La société comme une gigantesque entreprise ? Les journaux comme une vaste presse interne tendant de plus en plus à la communication envers ses consommateurs-citoyens ? Kraus nous conseille avec précision : « Lire autrement, et non lire un autre journal. »

● Les méfaits de « la journalisation de la pensée et de la vie »

Kraus dénonce une autre accoutumance contre laquelle il s'est battu dans sa propre revue : la parution quotidienne, qui nous semble aujourd'hui si évidente. « Il semble s'être convaincu très tôt (...) en raison des contraintes spécifiques qui lui sont imposées aussi bien pour son financement que pour sa fabrication, un journal quotidien réellement sérieux, honnête et économiquement dépendant constituait une pratique quasi-impossible. »

Au-delà des contraintes techniques, Kraus fait de la « vérité pour chaque jour » la cause de la corruption de la raison : pour lui « le symbole par excellence de l'amnésie et de l'irresponsabilité qui en découle est le quotidien, dont le principe pourrait s'énoncer : "L'actualité change tous les jours et il doit par conséquent y avoir une vérité pour chaque jour". (...) la vérité d'aujourd'hui n'est pas celle d'hier et n'a pas forcément un lien d'implication ou de cohérence quelconque avec elle. »

Continuant de tirer les conséquences de son raisonnement, il énumère une série de désastres constatés dans les faits : « (...) l'absence de toute espèce de recul et de distance critique par rapport à l'événement, l'impossibilité d'accorder aux

¹¹ Jacques BOUVERESSE, *Le philosophe et le réel*, déjà cité.

¹² Christophe DEJOURS, *Souffrance en France, La banalisation de l'injustice sociale*, Ed Seuil, L'histoire immédiate, 1998.

¹³ Voir *Dérives et illusion de l'écriture dans l'espace public*, A.L. n°69, mars 2000, p.85.

¹⁴ Désaccoutumance : « ce que la sociologie doit aider à faire voir autrement les choses qui nous sont souvent trop familières pour qu'on les voie vraiment » Patrick CHAMPAGNE, *Faire l'opinion, le nouveau jeu politique*, déjà cité

questions essentielles le genre d'attention soutenue et de traitement suivi qu'elles exigeraient et la disparition de toutes les obligations que l'on pourrait avoir envers la vérité (...). »

Jacques Bouveresse retrouve là un thème qui lui est cher : le cynisme de la pensée postmoderne¹⁵ - qu'il préfère qualifier de « *post-humaine* » et « *d'hyper-moderne* » - qui affirme désormais que la vérité est multiple et relative, contre la raison scientifique, contre les grands systèmes théoriques et idéologiques : « *Contrairement à ce que l'on dit souvent, ce n'est pas que la vérité elle-même soit devenue aujourd'hui une notion dont on ne peut rien faire et qui doit même susciter une méfiance particulière. Kraus dirait plutôt que c'est le rapport que l'on entretient aujourd'hui avec la vérité, et avec un bon nombre d'autres choses essentielles, qui est devenu progressivement du même type que les journaux.* »

C'est dans ce sens que Kraus a eu avec la presse, ce qu'Albrecht Betz appelle « *le don de l'imagination exacte* ». ¹⁶ En parlant de « *journalisation de la pensée et de la vie* », il décrit dès le début du siècle, le penchant des intellectuels, des médias et de tout un monde, ce que Guy Debord réinventera cinquante ans plus tard sous le terme de « *société du spectacle* » : « *Et il ne considérerait probablement pas comme une extrapolation abusive l'idée que c'est ce processus de "journalisation" (au double sens de "journalier" et de "journalistique") de la pensée et de la vie qui explique, en particulier, que ce que l'on aurait célébré autrement comme des vertus (le sens de la responsabilité, le sérieux, la constance et la fermeté dans les opinions et les convictions, etc.) ait fini par faire de nos jours, pour un bonne partie du monde intellectuel lui-même, l'effet d'une chose absurde et ridicule.* »

● La désaccoutumance et le difficile retour à la réalité

En 1922, le jour de l'anniversaire de la 100^{ème} lecture publique de Karl Kraus à Vienne, les kiosques étaient par hasard, restés vides. L'Autriche s'est réveillée dans une sorte d'hébétéude, sans journaux - sans savoir quoi penser auraient pu dire Kraus et Bouveresse. C'est alors la rumeur qui a remplacé l'information écrite : le bruit a couru qu'il avait réussi à s'offrir ce somptueux cadeau : une journée sans journal.

Enthousiasmé par ce « *hasard objectif* », Kraus en profite pour observer ce qui se passe. Il évoque « *l'état de détresse* » du public « *réduit aux mensonges non-imprimés ; on peut aussi, il est vrai, entendre s'exprimer ici une certaine envie à l'égard d'une imagination productrice de rumeurs, qui dans des jours comme ceux-là invente des sensations qui ordinairement sont hors d'atteinte aussi bien d'une plume que d'une paire de ciseaux.* » Pouvoir se passer des journaux : c'est

une des conditions pour se défaire de ces influences multiples qui pèsent sur l'esprit, comme on se débarrasserait de réponses à des questions qu'on ne se pose plus ou qu'on a oubliées. « *On a longtemps rêvé d'une presse libre, écrit Jacques Bouveresse. Mais maintenant que le monde est censé l'avoir obtenue, ce à quoi on devrait rêver comme à une sorte de bonheur inespéré est plutôt selon Kraus, un monde sans presse ou même simplement une journée sans journal.* »

Son rêve inespéré nous ramène à la réalité de terrain. C'était aussi une des conclusions paradoxales à laquelle était arrivée cette journée de réflexion sur les journaux de proximité à l'issue de laquelle le graphiste Gérard Paris-Clavel répondait à l'assistance : « *Il n'y a pas forcément besoin d'un journal dans un quartier (...). Dans un quartier, il y a besoin d'information, d'échanges, un tract peut suffire. Le journal n'a aucun intérêt en terme de journal, s'il n'y a pas la matière. (...) Que les journaux de quartier ne cherchent pas à faire un journal a priori. Qu'ils cherchent d'abord à ramasser de la matière, et après, avec cette matière, qu'est-ce que je fais ? Je fais une affiche murale ? Je fais des petites bandes ? J'écris tout à la main ? Je fais une cassette ? Je prends un tambour et je vais parler ?* »¹⁷

Face au désarroi et à la perplexité de la centaine de médiateurs culturels et éducatifs présents, il fallait bien parler de « *malaise salutaire* ». Allions-nous désormais réussir à nous désintoxiquer de la presse et de nos offres d'écriture habituelles ? L'enjeu était bien là : « *ne plus regarder les productions sans se demander si les textes, le journal qu'on produit singe ou non la norme posée par la presse nationale ou la publicité, si cette norme est contrôlée par ceux qui la produisent ou bien si elle devient carcan et imprime sa marque au contenu, à la forme, à la régularité des productions* ». ¹⁸

● Quels moyens pour résister à la « journalisation » ?

Évoquant les manifestations de rue, Patrick Champagne remarque qu'elles « *étaient à l'origine le mode d'action politique par excellence des dominés, c'est à dire de ceux qui n'avaient rien d'autre que la force du nombre et, le cas*

¹⁵ Voir Jacques BOUVERESSE, *Rationalité et cynisme*, Les éditions de Minuit, 1984 ainsi que *Prodiges et vertiges de l'analogie*, Raisons d'agir Editions 1999

¹⁶ Sur ce « *don de l'imagination exacte* » et son rapport à la vérité, il faut souligner à la suite de Bouveresse et d'Albrecht Betz que les informations trouvées par K. Kraus dans l'*Arbeiter Zeitung* lui ont permis, quelques mois seulement après l'arrivée des nazis « *une anticipation extraordinaire sur la nature du régime hitlérien* », prouvant ainsi que les informations étaient accessibles à tous : « *celui qui voulait savoir le pouvait.* »

¹⁷ Gérard PARIS-CLAVEL, « *Manière de lutter, manière de vivre* », A.L. n°69, déjà cité.

¹⁸ Nathalie BOIS, *Un malaise salutaire*, A.L. n°69, mars 2000, p.97.

échéant, la force physique de leur corps pour riposter à la violence légale des forces de répression envoyées par les dominants. (...) » Pour retrouver l'identité des journaux à l'école - mais aussi ailleurs, dans toute sorte de collectifs, les entreprises, les quartiers, les associations... - c'est à cette tradition sociale-là qu'il faut les rattacher : le journal comme mode d'action politique par excellence des dominés, ceux qui n'ont rien d'autre que la force du nombre.

De quelle façon ? Difficile de se risquer tout seul à quelques pistes. Ce travail nécessite des collectifs de réflexion et de production... Il semble important de désarticuler le modèle de la presse et de la croyance journalistique, de reconnaître les limites de pratiques comme le journal écrit en « circuit-court » - souvent trop courts - et de la presse classique - trop classique. Il faut s'en désaccoutumer pour se rattacher aux circuits sociaux de la parole réelle. Pour y parvenir, nous avons à travailler la parole bien au-delà du journal et bien au-delà des enfants.

En nous intéressant à la façon dont la parole circule à la frontière du public et du privé, dans des lieux et des temps informels (la cour de récréation, les couloirs, l'entrée de l'école, la loge du concierge, l'infirmerie...).

En nous intéressant à tous les modes de transport de la parole utilisés par les enfants : les conversations, les billets (comme ces « nouvelles à la main » qui se passent de main à main dans la rue au 18^{ème} siècle¹⁹), le « téléphone arabe », les rumeurs - puisque pour Jacques Bouveresse « la rumeur n'est pas plus fausse et elle est souvent plus créative que le journal, elle invente des choses qui dépassent les possibilités de l'écriture et qui ne sont pas menacées par la censure (...) ».

En nous interrogeant sur les raisons de prendre la parole en public et de se taire, en inventant la notion de silence public - en opposition totale avec la sagesse expéditive du « *qui ne dit mot consent* »²⁰ -, sur la hiérarchisation des mobilisations, sur la notion d'engagement, sur le principe des oppositions, sur l'alternative dominé/dominant, sur les rapports de force... L'essentiel doit être quelque part par là.

Ce sont alors les modes de production et de d'affichage qu'il faut travailler autour de quelques enjeux importants : conserver la parole directe, ne pas céder à la « distorsion

communicationnelle », omniprésente dans les médias, des plus grands aux plus petits ; ne pas être contraint par la nécessité de production : ne pas publier forcément, attendre qu'on en ait besoin, travailler sur la nécessité plutôt que sur le remplissage et les contraintes typiquement journalistiques du sacro-saint « bouclage » ; élargir le champ de l'écriture, étendre la feuille et l'écran aux tracts, aux affiches, aux autocollants, aux pancartes, à la proclamation, à l'enregistrement à la transcription, aux images, aux photos... et à tout ce qui peut être inventé pour fournir à une parole réelle une expression non déformée.

Car ce sont aussi des enjeux d'écriture qui sont menacés : que la presse ait trouvé une place dans les typologies de textes n'est sûrement pas un bon signe. En entrant dans un système de revendication réel, on peut échapper aux types d'écrit habituels (écriture de soi, poésie, compte-rendu, fiction...) et aux récupérations linguistiques en tous genres.

Les moyens théoriques, conceptuels et pratiques ne manquent pas. Ce qui fait encore défaut, c'est une autre croyance, plus collective, autour de ceux qui se mettent en position de méfiance et de résistance face à la banalisation globale de la parole. « *Mais il y a apparemment un nombre toujours aussi grand de gens qui croient qu'il suffit qu'un mal soit connu pour qu'il devienne inutile d'essayer de le corriger*, écrit Jacques Bouveresse. *C'est évidemment Kraus qui avait raison de penser que les maux les plus connus sont justement ceux qu'il faut rappeler sans cesse et combattre sans répit.* »

Hervé MOËLO

Ses parents ne négligeaient aucun aspect de son éducation. Aussi leur sera-t-il reconnaissant plus tard de lui avoir permis dès son plus jeune âge de les accompagner au supermarché en disposant d'un caddie pour enfant... On ne saurait trop tôt donner de bonnes habitudes !

¹⁹ Arlette FARGE, *Dire et mal dire : l'opinion publique au 18^{ème} siècle*, Seuil, Paris, 1992

²⁰ Dans les nouveaux modes d'intervention publique, il faut ajouter les modes d'intervention silencieux de ceux qui, submergés par les flux de paroles, n'en pensent pas moins et attendent que l'on se taise pour y voir plus clair. Quelque chose comme le « terrorisme de la politesse » évoqué par Sartre à propos de Mallarmé.